

pieds chancelèrent, et il serait tombé si le cabaretier ne l'avait soutenu. Celui-ci, tout en le tenant dans ses bras et lui portant secours, l'observait avec haine et mépris. Il lisait sur sa figure toute l'impression qu'avait faite sa ruse, il calculait ses besoins, appréciait l'égoïsme de ses prétendus amis qui, dans le malheur, ne lui seraient d'aucune aide, et il souriait à cette pensée, espérant que la frayeur et l'intérêt auraient pour effet sur le seigneur de Wola de changer complètement ses dispositions et de le rendre d'ennemi des Juifs leur partisan le plus zélé.

## CHAPITRE XIV.

MARIA.

Presque sans échanger une parole, Ben-Joseph, Maria et son père arrivèrent au cabaret du *Cheval Blanc* où les attendait une voiture, ou plutôt un chariot préparé par la femme de Jankel.

L'infortuné Épinard, tourmenté par les scrupules religieux et les remords de sa conscience, ne voulait pas d'abord regarder le

colporteur, ni lui parler; mais, lorsque celui-ci lui eut servi quelques verres d'eau de vie, qui le ranimèrent et le réchauffèrent, ses remords commencèrent à s'effacer, et il s'approcha du colporteur, les yeux lui sortant de la tête, en lui demandant : *Que ferai-je à présent?* L'eau de vie avait vaincu l'Évangile. Ce n'était plus le chrétien pécheur qui tremblait pour le salut de son âme, c'était tout bonnement un homme sans pain ni asile, qui demandait conseil pour sauver son corps, la partie matérielle de son être.

— J'y pensais, dit Ben-Joseph; d'abord, tu n'as pas d'argent.

— Ni argent ni cuivre.

— Tiens, voilà ce que j'ai gagné aujourd'hui en jouant du violon chez le seigneur de Wola. Prends, tu me le rendras quand tu seras plus riche.

— Après ?

— Cela te suffit pour quelques jours.

— Pour un mois, quatre gros de cuivre me suffisent par jour.

— Ce n'est pas tout; il faut te trouver du travail et surtout un asile d'où ton pain ne puisse te tirer.

— C'est le difficile.

— Tu as entendu parler des montagnards appelés *Goralles*?

— Ces brigands qui volent nos vaches et nos brebis, et qui s'enfuient sur les monts Carpathes?

— C'est faux; ils ne t'ont rien volé à toi.

— A moi, non.

— Ni à ton voisin, ni à aucun de tes camarades.

— Non, mais ils ont emporté à notre maître son meilleur cheval et ses plus belles vaches.

— A ton maître, c'est possible; cependant

ce ne sont pas des voleurs, mais bien des hommes malheureux comme toi, qui n'ont pour vivre que leur travail, et que le désespoir a forcés de se réfugier dans les montagnes. Las d'être fouettés par les seigneurs et par les intendants, ils ont quitté les plaines fertiles pour les rochers incultes; là ils vivent dans la misère, mais libres, indépendants. La chasse est leur unique moyen d'existence; ce n'est que lorsqu'ils manquent de nourriture qu'ils descendent dans la plaine pour piller les seigneurs inhumains.

— C'est vrai cependant; ils m'ont emporté un jour ma dernière oie, et comme je pleurais et me désolais, un d'entre eux, le plus grand, ordonna de me la rendre, et on me l'a rendue.

— Tu vois qu'ils ne sont pas méchants pour les pauvres diables.

— C'est vrai.

— Tu te rendras chez eux.

— Chez les Goralles?

— Oui, dans les montagnes. Au premier que tu verras, tu raconteras tes malheurs et ce que tu as fait. Cet homme te conduira à son chef, celui qui inspire tant de terreur, et que vous nommez *Bras du diable*. Il te recevra bien et te donnera asile; tu peux lui dire que le Juif qui, l'an passé, lui a fourni du sel et de la farine reviendra bientôt le voir avec de nouvelles marchandises; qu'il prépare des fourrures, et nous ferons de bons échanges.

— Et je resterai là toujours, séparé de ma fille, de ma bonne Maria?

— Non, nous irons te chercher, moi et Grégoire ton gendre, nous retournerons tous ensemble; tu rejoindras ta fille et ne t'en sépareras plus.

— Et le pan de Wola..., me laissera-t-il

vivre? non, jamais il ne me pardonnera.

— Sois tranquille, cela me regarde, bois encore un verre d'eau de vie, embrasse ta fille, et mets-toi en route. Qu'à l'aube du jour, on ne te trouve pas dans les environs.

Ben-Joseph, après avoir renvoyé le père, ne songeait qu'à mettre la fille sous la protection de l'amant qui devait bientôt devenir son époux. Il presse son cheval; quand la route est trop mauvaise, il descend, il court auprès du chariot, pour diminuer le fardeau et faciliter la marche de la pauvre bête étique. Il se hâte, car il devine la joie et le bonheur qu'il causera à Grégoire en lui rendant sa bien-aimée. Il pense aussi qu'après avoir mis Maria en sûreté, il pourra s'occuper uniquement du soin de ses coreligionnaires.

Maria, tout le long de la route, avait été triste, pâle, défaits. Le départ de son père, l'acte hardi qu'elle faisait en quittant le

château de Wola, l'incertitude de l'avenir, toutes ces pensées l'accablaient. Ben-Joseph tâchait de lui rendre joie et courage; il lui parlait de Grégoire, de son amour, de la noblesse de son ame, de la carrière brillante qui lui était ouverte. Maria partageait le préjugé général contre les Juifs; ils n'avaient pas une grande part dans ses affections; cependant elle fut vaincue par les soins, les égards et la bienveillance du colporteur. Elle commença par le remercier, puis lui parla avec confiance, et enfin quand celui-ci exalta son Grégoire, elle lui serra la main de bon cœur comme à un ami.

Bientôt les tours de Krakovie apparaissent, la voiture franchit le seuil des portes de la ville et s'arrête au logement de Grégoire. Maria est dans les bras de son amant, près de lui elle oublie ses craintes, ses souffrances, et ne songe qu'au bonheur du mo-

ment. Ben-Joseph la contemple en silence, une larme dans les yeux : c'est une larme donnée au triste retour qu'il fait sur lui-même. Le malheureux, en contemplant Maria sur le cœur de son fiancé, se retrace plus vivement le souvenir d'Esterka, et cette larme qui déborde sa paupière veut dire : Ils sont heureux, moi je ne le serai jamais.

## CHAPITRE XV.

### JALOUSIE.

Ben-Joseph laissa les amants à leurs transports et se rendit en toute hâte à la petite maisonnette située vis à vis la prison, où la vieille Juive lui avait servi de la cerisade. Une dizaine de Juifs l'attendaient avec la plus vive inquiétude. A peine l'eurent-ils aperçu, qu'ils exprimèrent un contentement semblable à la joie de soldats quand ils re-

voient leur chef bien-aimé sauvé d'un grand danger. Mais bientôt la frayeur et le désespoir se manifestèrent sur leurs visages pâles et consternés. Ils ont vu les prêtres acheter de longs couteaux, ils ont surpris des paroles qui dévoilent le danger qui les menace, enfin ils ont appris que plusieurs seigneurs des environs ont loué des maisons dans la capitale pour eux et leurs vassaux. Profondément découragés, ils cherchent dans les yeux de Ben-Joseph un conseil ou bien leur arrêt, ne sachant encore s'ils doivent se défendre à toute extrémité, ou bien offrir la gorge aux bourreaux et mourir en martyrs.

— Frères, dit Ben-Joseph, mettez votre espoir dans le Dieu d'Israël. Allez par des prières fléchir son courroux que nous nous sommes sans doute attiré par nos offenses. Moi j'irai trouver le roi Kasimir, je paraîtrai devant lui, non pas comme un pauvre

colporteur, mais comme votre chef et votre représentant. J'espère ouvrir les yeux et toucher le cœur d'un monarque magnanime. A mon retour, vous saurez s'il faut nous préparer au combat ou nous résigner à mourir.

En disant ces mots, il se jeta à terre et demanda avec ferveur à l'Être suprême de lui accorder sa grâce et sa miséricorde :

« Dieu d'Abraham, disait-il, toi qui m'as toujours soutenu même lorsque je me présentais humble et pauvre, toi qui m'as sauvé de mille dangers lorsque je m'abaissais au rôle de l'être le plus misérable, ne me délaïsse pas quand je paraîtrai devant un puissant monarque, en qualité de ton serviteur fidèle, du chef de ton peuple élu. Oh! toi, qui as entendu du haut de ton trône les psaumes de David, ne repousse pas les larmes d'un de ses descendants en qui Israël a placé sa confiance et son espoir.

Il se lève, rejette les haillons qui le couvrent, revêt un costume noir grave et modeste, et se dirige vers le château.

Il faisait encore nuit, l'horloge de la tour venait de sonner cinq heures du matin, les rues étaient sombres et désertes. La ville ressemblait à un tombeau; une lumière cependant brillait à l'une des fenêtres du pavillon de l'aile droite du palais royal.

A cette même fenêtre, une femme, à peine couverte de légers vêtements de nuit, la tête baissée, les cheveux en désordre, la figure pâle, semblable à une statue de marbre représentant la conscience qui s'interroge, est assise, immobile, ayant quitté la couche où elle ne pouvait trouver ni repos ni sommeil. Cette femme, c'est Rokiczana; depuis des heures elle reste dans cette immobilité, contemplant fixement une idée qui déchire son

ame. De temps à autre, elle jette ses regards sur un lit magnifique, placée au fond de la chambre où repose le roi. Alors un sourire contracte ses traits, un sourire qui peint mieux la douleur que ne le feraient les larmes les plus abondantes.

— Qu'as-tu, mon enfant? demanda Kasimir, se levant et s'approchant de Rokiczana; c'est la deuxième nuit que tu veilles; l'insomnie te rend pâle, tu ne prends pas souci de ta beauté, soigne-toi, ma bien aimée, pour l'amour de Kasimir. Qu'est-ce qui te peine?...

— Rien...., répond Rokiczana, sans lever les yeux sur le roi.

— Comment, tu n'as plus confiance en moi?.... Tu souffres, et je n'en connais pas le motif?

— Cela passera.

— Je veux savoir ce qui te chagrine.....

quand tu as accepté mon amour, quand tu as consenti à échanger ta demeure contre mon palais, moi je t'ai promis en retour de veiller sur ton bonheur, de dissiper tes moindres peines. L'amante de Kasimir doit être gaie et joyeuse; dis-moi, est-ce que quelqu'un de mes courtisans t'aurait blessée par quelque propos indiscret? par ma royauté, il le paiera cher.

— Non, jen'ai à me plaindre de personne.

— Que te manque-t-il? as-tu quelque désir que je n'aie pas deviné? Parle, dussé-je y mettre toute ma caisse royale, je n'ai rien à refuser à celle qui me console des soucis de ma couronne.

— J'ai tout ce qu'il me faut.

— Eh bien donc! qu'est-ce qui te peine? dis-le-moi, je t'en conjure par la sainteté de notre amour.

— Kasimir, s'écrie Rokiczana, je suis jalouse!

— Jalouse!

— Oui, depuis l'instant fatal où vous avez fait venir au château cette maudite Juive, qui a assassiné l'enfant chrétien, mon cœur est brisé, mon bonheur est fini. Quand vos courtisans, quand votre peuple vous laissent un moment de libre, cen'est plus vers moi, c'est vers la Juive que vos pas se dirigent. Jadis, lorsque nous étions seuls, c'était de notre amour, de nos serments mutuels que vous aimiez à m'entretenir; maintenant, si vous daignez me voir, c'est pour me dépeindre l'esprit, la beauté, la fierté de la Juive. Vous avez oublié que ses mains sont tachées de sang chrétien, que sa foi est ennemie de votre religion. La Juive, la Juive, voilà votre seule parole, votre seule pensée.

— Rokiczana, répondit le roi en l'écoutant pensif, si je vois Esterka, c'est pour prendre des renseignements sur le crime qu'on lui



impute; si je l'écoute, c'est pour mieux approfondir le caractère de ses coreligionnaires qui font partie du peuple que je gouverne.

— Oui, oui, je l'ai cru aussi les premiers jours; mais, lorsque je vois que vous ne me parlez que d'elle, que tous vos soins ont pour but de lui rendre son séjour dans le château moins pénible, quand je vous vois passer avec elle des heures entières, puis-je douter qu'un sortilège affreux ne m'arrache votre cœur? Kasimir, m'aviez-vous jamais abordée sans déposer sur mes lèvres un baiser d'amour? Il y a deux jours que vous ne m'avez embrassée! Ah! je ne saurais rien, mes yeux n'auraient rien vu, mes oreilles rien entendu, que mon cœur m'eût dit : Kasimir est changé.... Vous ne répondez rien, vous vous taisez... Oh! malheur, malheur à moi!

Kasimir écoutait avec surprise ces paroles;

jusqu'alors, en se plaisant à la vue et aux discours d'Esterka, en cherchant en toutes choses à lui être agréable, il avait suivi son penchant sans examiner les motifs qui le portaient à agir de la sorte. Les reproches de Rokiczana étaient pour lui comme une révélation; tandis qu'elle examinait ses craintes, ses soupçons, le roi se disait pour la première fois : qui sait, peut-être a-t-elle raison? Cependant, quand il s'aperçut de la douleur que causait à Rokiczana son silence, il résolut de la tranquilliser.

— Enfant, tu te trompes, tes reproches sont injustes, c'est l'étonnement qui me rend muet.

— Vous n'avez jamais entretenu la Juive de ses charmes, de sa beauté?

— Foi de Kasimir, jamais!

— Vous n'aimez que moi?

— Toi seule.

— Vous m'aimerez toujours?

— Toujours.

— Oh! pardon, pardon, j'étais injuste.

Quand on est aimée d'un prince comme Kasimir, on tremble de perdre un trésor si précieux. Je suis tranquille, heureuse; je ne souffre plus; mais j'ai une prière à vous faire..., et vous vous en souvenez..., vous m'avez donné votre parole royale de m'accorder ma première demande. Jamais je n'ai usé de mon droit..., eh bien! aujourd'hui je vous supplie de renvoyer cette Juive du château; puisqu'elle vous est indifférente, que vous importe en quel endroit elle demeure?

Kasimir, qui voulait tranquilliser et consoler Rokiczana, et cependant ne pouvait se résoudre à éloigner Esterka, chercha à éluder la réponse et à compenser son refus par de tendres caresses: il prend Rokiczana sur ses genoux, la balance amoureusement, dépose

mille baisers sur sa poitrine blanche, sur ses yeux bleus, sur son cou de cygne, plaisante de son inquiétude, de sa jalousie, et ne lui laisse pas le temps de réitérer sa demande, d'insister. Rokiczana restait immobile, cédant aux caresses de Kasimir sans y répondre; mais le roi venant à passer sa main dans ses beaux cheveux, tout à coup la pensée lui vient qu'il va s'apercevoir de la perte croissante qu'elle en fait chaque jour, et qu'il suffit presque de les toucher pour qu'ils se détachent et tombent. Un sentiment de coquetterie craintive lui fait changer sur-le-champ de pose et de figure; elle arrête doucement la main de Kasimir, la ramène à sa bouche, la couvre elle-même de baisers, enlace son cou de ses beaux bras, lui rend caresse pour caresse; devient gaie, joyeuse, du moins en apparence, car elle voit bien que le roi ne veut pas satisfaire à sa prière; elle sent

qu'elle doit les baisers de Kasimir à la compassion plutôt qu'à l'amour, et son ame reste mortellement blessée. Oh ! comme elle hait Esterka ! Si, dans ce moment, il eût été au pouvoir de Rokiczana d'anéantir sa rivale, elle n'eût reculé ni devant le poignard, ni devant le poison.

## CHAPITRE XVI.

### LE PARCHEMIN.

Il arrive qu'un soldat soit blessé au milieu du combat sans qu'il s'en aperçoive ; l'entraînement, l'enthousiasme, les chances variées de succès ou de défaite captivent, absorbent toutes ses facultés, effacent momentanément l'individu pour le confondre dans la masse générale ; mais, lorsque revient le calme, et qu'un camarade lui montre son